

## Un témoin supplémentaire du rayonnement de sainte Radegonde au Moyen Age ? la *Vita domnae Juttae* (XII<sup>e</sup> siècle)

Patronne de la ville de Poitiers, Radegonde ne pouvait manquer d'exercer son charme sur l'ex-poitevine d'adoption que je suis. Mais surtout, Radegonde est à la fois une des rares représentantes du monachisme féminin du haut Moyen Age que nous connaissions bien, et un modèle de sainteté tout à fait original pour l'époque où elle vécut. Reine, puis moniale, et enfin championne d'ascèse, elle fut tôt immortalisée par deux de ses contemporains, et son culte dépassa à haute époque les frontières du Poitou. Je tâcherai donc aujourd'hui de présenter un nouveau témoin probable de l'influence de la *Vie de Radegonde*, en retraçant brièvement l'existence de la sainte, puis les grandes lignes de la diffusion de son culte en Europe, avant de me concentrer sur un texte originaire d'Allemagne encore peu connu du public francophone et sur le microcosme dans lequel il a vu le jour<sup>1</sup>.

### Deux biographies complémentaires

Née vers 520, Radegonde était la fille du roi de Thuringe Berthachar (ou Berthaire ? *Berechtrarius*) ; encore enfant, en 531, elle fut faite prisonnière par les Francs lors de leur expédition en Thuringe et Clotaire I<sup>er</sup>, un des fils de Clovis, emporta sa main contre son frère Thierry. Il fit élever la jeune princesse dans sa *villa* d'Athies, en Picardie puis, après la mort de la reine Ingonde, en 538, il l'épousa. Tout en tenant son rang à la cour, Radegonde mettait sa force à la disposition de ceux qui souffraient ; depuis l'enfance, elle recueillait les restes de repas et les donnait aux pauvres, qu'elle rassemblait, lavait et servait, et une fois devenue femme de roi, l'aumône devint son activité principale. Mais surtout, elle réprouvait ostensiblement la violence de son époux, ce qui la mena à sortir du mariage pour entrer au couvent après avoir découvert que son mari avait tué son frère, en 555.

Elle se rendit alors en divers lieux, notamment à Noyon, où elle aurait été faite « diaconesse » par l'évêque Médard<sup>2</sup>, un point qui a fait couler beaucoup d'encre. L'Eglise latine ayant toujours été hostile à l'accession des femmes au diaconat, il faut sans doute comprendre que l'évêque de Noyon voulut lui conférer une consécration de type honorifique, comme celle dont bénéficia Hilaria, fille de Remi, archevêque de Reims : un tel geste la protégeait de toute tentative de Clotaire pour la reprendre puisqu'il était interdit aux diaconesses comme aux veuves consacrées de se remarier.

Radegonde gagna ensuite Tours et Candes et, au cours de ce pèlerinage martinien, elle aurait fondé à Tours un monastère d'hommes. Puis, dans un premier temps, elle vécut dans son domaine de Saix, en Poitou, une *villa* qui faisait sans doute partie à l'origine du douaire que lui avait donné Clotaire<sup>3</sup>. Elle y séjourna après 550, menant une vie d'austérité, de pénitence et de vertu, et s'illustrant dans les œuvres de miséricorde envers pauvres et malades, en particulier les lépreux. Vers 552 au plus tôt et vers 557 au plus tard eut lieu sa « réclusion » (*die qua se sancta deliberavit recludere*<sup>4</sup>), terme qu'il ne faut pas prendre au sens strict mais par lequel il faut plutôt entendre la fondation d'un monastère à l'intérieur des murs de Poitiers. Elle y fonda de fait, tout en refusant d'en devenir abbesse, un des tout premiers monastères féminins, qui fut placé sous le vocable de la Sainte Croix quand elle en eut obtenu, en 568, une relique de l'empereur Justin II (565-578), neveu de Justinien<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Je tiens ici à remercier chaudement Régis Rech, Fabrice Vigier, Georges Pon, et Michael Embach, directeur de la bibliothèque du « Bischöfliches Priesterseminar » de Trèves, pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans ma préparation de cette conférence à la SAO en septembre 2001.

<sup>2</sup> FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, dans R. FAVREAU dir., *La Vie de Sainte Radegonde par Fortunat*, Poitiers, B. M., ms. 250 (136), Paris, Seuil, 1995, p. 55-114, XII, p. 76 : « manu superposita consecravat diaconam ».

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 81, n. 82.

<sup>4</sup> FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, XXI, p. 88.

<sup>5</sup> R. FAVREAU, « La ville de Poitiers à la fin du Moyen Age. Une capitale régionale », Poitiers, *MSAO*, 4<sup>e</sup> s., t. XIV, 1977-1978, 2 vols, p. 30.

Vers 570, cette reine devenue moniale exemplaire se serait aussi rendue à Arles avec Agnès, abbesse du couvent, pour étudier la règle que saint Césaire (†542) avait donnée à sa sœur Césarie<sup>6</sup>. Ce voyage à Arles ne fait pas l'unanimité parmi les historiens<sup>7</sup>, mais on n'en a pas moins conservé une longue lettre de Césaire à Radegonde au sujet de la règle à suivre<sup>8</sup>; et l'on sait par ailleurs qu'un exemplaire de cette règle fut rédigé à leur intention par l'abbesse Liliola qui confia le manuscrit au roi franc Chilpéric pour qu'il le remît lui-même au monastère Sainte-Croix, l'an 570. Sainte-Croix fut ainsi le premier monastère en Aquitaine à adopter la règle de saint Césaire à l'usage des nonnes, elle-même inspirée de saint Augustin<sup>9</sup>.

Après avoir quitté l'Italie pour la Gaule, Venance Fortunat (v. 530-600), s'était réfugié à Metz dans les années 560 pour fuir l'invasion lombarde, puis fixé définitivement à Poitiers, où il avait noué une amitié durable et profonde avec Radegonde — amitié qui se traduisit entre autres, sur le plan littéraire, par le fait que Radegonde nous a légué elle-même deux poésies. Devenu « l'homme d'affaires » de la communauté, il poursuivit sa carrière de poète, et publia ses *Carmina* à la demande de Grégoire de Tours. Radegonde mourut en odeur de sainteté en 587, et dès sa mort, Fortunat, devenu évêque de Poitiers vers 595, se mit à écrire la vie de son amie en prenant la *Vie de saint Martin* pour modèle. Il mourut à son tour en 600, et la moniale Baudonivie entra alors en scène, fait remarquable étant donné la rareté de l'activité littéraire féminine aux VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s., qui se réduit à quelques lettres, et émanant toutes de femmes de haut rang, si l'on excepte Euchérie, noble épouse d'un lettré de Marseille, qui composa en vers sur les amours impossibles<sup>10</sup>. La *Vie de Radegonde* est la seule œuvre de Baudonivie, et pourtant il faudra attendre la fin du VIII<sup>e</sup> pour qu'une autre moniale, Ugeburge de Heidenheim, passe à la postérité pour avoir fait œuvre semblable, en composant la vie de Villibald et de son frère Vinnebald<sup>11</sup>. Là où elle le peut, Baudonivie s'inspire non seulement de la *Vie* laissée par Fortunat, mais aussi d'autres Vies de saints de son prédécesseur (telles celle de saint Marcel, celle de saint Germain de Paris, ou encore de saint Albin d'Angers); malgré cela, son œuvre est considérée comme plus originale<sup>12</sup>, et il est certain qu'elle diffère de son modèle sur différents points, on y reviendra : à propos du diaconat conféré à Radegonde par saint Médard selon Fortunat, par exemple<sup>13</sup>, Baudonivie pour sa part passe sous silence cette cérémonie, ne faisant que brièvement allusion à la « vie consacrée » ou à la « conversion » de son héroïne<sup>14</sup>.

Outre Fortunat et Baudonivie, auteurs de deux Vies complémentaires à la charnière des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, rappelons que Grégoire de Tours, qui s'intéressa vivement au monastère de Sainte-Croix<sup>15</sup> et présida à l'enterrement de la sainte, en laissa un récit (*De sepultura B. Radegundis*)<sup>16</sup>, et surtout qu'Hildebart de Lavardin (1055-1133), archevêque métropolitain de Tours de 1126 à sa mort, composa, à la demande d'un ami poitevin, une nouvelle *Vie de Radegonde*. Le fait est d'autant plus remarquable qu'Hildebart n'a laissé que

<sup>6</sup> SANCTI CAESARII ARELATENSIS EPISCOPI *Regula sanctorum virginum*, éd. G. MORIN, Bonn, 1933, p. 33-52 (Florilegium patristicum, 34).

<sup>7</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne. Vénération et lieux de vénération dans les pays germanophones*, PSR Editions, 2001, p. 41.

<sup>8</sup> M. THIEBAUX, *The Writings of Medieval Women*, New York, 1987, p. 25-42.

<sup>9</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 53.

<sup>10</sup> C. LEONARDI, « Baudonivia la biografa », dans *Medioevo al femminile*, éd. F. BERTINI, Rome/Bari, 1989, p. 35.

<sup>11</sup> Auparavant, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, une nonne de Chelles écrivit la Vie de sainte Bathilde, mais elle est restée anonyme.

<sup>12</sup> C. LEONARDI, « Baudonivia la biografa », p. 36.

<sup>13</sup> Voir FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, XII, p. 76.

<sup>14</sup> Sur la question du diaconat au féminin, voir *La vie de sainte Radegonde par Fortunat*, p. 77, n. 70.

<sup>15</sup> Cf. J. VERDON, « Le monachisme féminin à l'époque mérovingienne : le témoignage de Grégoire de Tours », dans *Les religieuses dans le cloître et dans le monde des origines à nos jours*, Saint-Etienne, 1994, p. 29-44, p. 34-35.

<sup>16</sup> Cf. GREGORIUS TURONENSIS, *De Gloria Confessorum* [a. 587-590] 104 (106), cité dans *Bibliotheca Hagiographica latina Antiquae et mediae aetatis*, ediderunt socii Bollandiani, K-Z, Bruxelles, 1900-1901, p. 1026.

deux autres textes hagiographiques, une *Vie* de son contemporain Hugues, abbé de Cluny (†1109), et celle de Marie l'Égyptienne, mais sa *Vie* de Radegonde reste assez méconnue<sup>17</sup>. Est-ce parce qu'Hildebart propose avant tout une réécriture, mélangeant les informations tirées des deux *Vitae* antérieures<sup>18</sup> ? Pourtant ces réécritures ne sont pas de simples changements de forme, comme le souligne Jean-Yves Tilliette<sup>19</sup>. Si par exemple, dans le texte initial de Fortunat, le mariage de Radegonde et le lit qu'elle partage avec Clotaire ne posaient pas problème, Hildebart en revanche insiste sur la virginité de son héroïne avant son mariage, et sur le dégoût avec lequel ensuite elle se soustrait à son devoir, thème voué à devenir un *topos* de la littérature hagiographique. Ainsi, comme l'a montré Jacques Dalarun, à plus de cinq siècles de distance, Radegonde sert de modèle aux matrones de l'aristocratie avec lesquelles Hildebart correspond<sup>20</sup>.

Enfin, si aucune nouvelle *Vita* significative ne vit le jour par la suite, des extraits ou des résumés de sa *Vie* circulèrent, utilisés entre autres par Vincent de Beauvais au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>, et deux recueils de ses miracles furent composés, conservant le récit de 15 miracles datés de 1245 à 1306, dont douze accomplis entre 1249 et 1268<sup>22</sup>. De fait, le XIII<sup>e</sup> siècle s'enrichit de différentes fêtes en l'honneur de la sainte : alors qu'au siècle précédent le calendrier liturgique du rituel de Sainte-Radegonde ne retenait que le 13 août, à la fin du XIII<sup>e</sup>, dans le coutumier de Sainte-Croix, apparaissent quatre nouvelles fêtes : le 28 février (fête de la « réversion », rappelant le retour du tombeau à la vénération depuis la découverte de l'abbesse Béliarde en 1012<sup>23</sup>, associée au miracle des avoines, apparu fin XIII<sup>e</sup><sup>24</sup>) ; le 3 août, fête dite de la « translation », qui rappelle l'apparition du Christ à la moniale d'après Baudonivie<sup>25</sup> ; le 25 octobre, « jour où Madame Radegonde entra pour la première fois à Poitiers » ; et enfin le 19 novembre, jour de la réception de la relique de la Vraie Croix, à l'occasion de laquelle Fortunat écrivit, en 569, ses célèbres hymnes *Vexilla regis prodeunt et Pange lingua*.

Mais sainte Radegonde est absente de la plupart des Légendes des saints rangés selon le calendrier liturgique : elle ne fait l'objet d'aucune notice dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine<sup>26</sup> et seul Pierre Calo, un dominicain qui poursuivit l'effort de Voragine au XIV<sup>e</sup> siècle, fit place à Radegonde dans son légendier<sup>27</sup>.

<sup>17</sup> Cf. J. DALARUN, « Hagiographie et métaphore. Fonctionnalité des modèles féminins dans l'œuvre d'Hildebart de Lavardin », dans *Le culte des saints aux IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.*, Poitiers, 1995, p. 37-51.

<sup>18</sup> Voir *PL* 171 col. 965-986.

<sup>19</sup> Cf. J.-Y. TILLIETTE, "Les modèles de sainteté du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle d'après le témoignage des vers métriques", dans *Santi e demoni nell'alto medioevo*, Spoleto, 1989, p. 381-406 (Settimane di studio XXXVI, 1988).

<sup>20</sup> J. DALARUN, « La donna vista dai clerici », dans G. DUBY, M. PERROT, *Storia delle donne in Occidente, II Medioevo*, a cura di Chr. KLAPISCH-ZUBER, Rome/Bari, 1990, p. 24-55, p. 38.

<sup>21</sup> VINCENTIUS BELLOVACENSIS, *Speculum historiale*, XXII 79, 80, 85-91, cité dans *Bibliotheca Hagiographica latina Antiquae et mediae aetatis*, ediderunt socii Bollandiani, K-Z, Bruxelles, 1900-1901, p. 1026.

<sup>22</sup> Les miracles opérés sur la tombe de Radegonde entre 1249 et 1268 ont été rapportés dans un lectionnaire-légendier de la fin du XIII<sup>e</sup> provenant de la Collégiale Sainte-Radegonde, l'actuel codex Poitiers, B. M., ms. 252 (8), fol. 96r-99v ; cf. X. BARBIER DE MONTAULT, *Œuvres complètes*, t. 9, Rome, VI. Hagiographie, Poitiers, 1894. Pour les miracles du XIV<sup>e</sup> siècle, voir *BHL* 7054 C, cité dans *Bibliotheca Hagiographica latina Antiquae et mediae aetatis*, ediderunt socii Bollandiani, *Supplementi, editio altera auctior*, Bruxelles, 1911, p. 263.

<sup>23</sup> Cf. J. SALVINI, « Les reliques de sainte Radegonde. Les guérisons au tombeau », *BSAO*, 1970, p. 623-628, p. 625 n. 3.

<sup>24</sup> Récit détaillé dans R. FAVREAU, J. MARCADE et alii, « Le culte de sainte Radegonde », dans R. FAVREAU dir., *Poitiers, Sainte Radegonde*, Poitiers, Association des Amis de Sainte Radegonde, 1999, p. 11.

<sup>25</sup> BAUDONIVIA, *Vitae Radegundis reginae Francorum liber II*, éd. B. KRUSCH, *MGH SS rer. Merov.* 2, Hanovre 1888, p. 377-395, chap. 20, p. 391.

<sup>26</sup> D. Kleinmann cherche à tempérer cette absence en soulignant la mention d'une « Radegundis » dans la notice consacrée à sainte Elisabeth de Hongrie ; or, depuis la parution de l'édition critique de la *Legenda aurea* par Giovanni Paolo Maggioni, il apparaît que le nom de la jeune fille est « Hildegundis », « Radegundis » étant le fait de Theodor Graesse, éditeur de la *Légende* au XIX<sup>e</sup> siècle (cf. IACOPO DA VARAZZA, *Legenda aurea*, éd. G. P. MAGGIONI, Florence, 1998, chap. 168, p. 1170).

<sup>27</sup> Voir PETRUS CALO (*BHL* 9039), p. 557, cité dans *Bibliotheca hagiographica latina, Antiquae et mediae aetatis, Novum Supplementum*, éd. H. FROS, Bruxelles, 1986, p. 742.

## La diffusion du culte en Europe

### *Cartographie du culte*

Là encore, je ne rappellerai quelques grandes lignes. La toponymie, tout d'abord, permet de cartographier le culte de Radegonde à l'échelle de l'Europe : ainsi en France, neuf communes françaises portent encore le nom de la sainte, dans 150 autres, réparties sur 42 départements, elle est vénérée d'une manière ou d'une autre<sup>28</sup>, et il est frappant de constater combien les sanctuaires sont concentrés dans les deux tiers Ouest du territoire et du Nord au Sud, alors que le tiers Est en est entièrement dépourvu.

Pourtant, le culte de Radegonde a dépassé les frontières de la France. En Angleterre, le culte est déjà bien implanté quand Guillaume le Conquérant débarque : on trouve la plus ancienne mention de ce culte à Winchester au IX<sup>e</sup> siècle, et il s'épanouit largement au XII<sup>e</sup> siècle ; selon le chanoine Aigrain, les dédicaces se font alors de plus en plus nombreuses, et il cite l'exemple d'un prieuré de bénédictines fondé à Cambridge par le roi d'Ecosse Malcolm IV ; dédié à sainte Marie, il possédait une chapelle de sainte Radegonde et on le connaissait sous ce double titre<sup>29</sup>. Radegonde deviendra de fait la patronne de cinq églises et de deux monastères d'Angleterre, et le Jesus College de Cambridge occupe à l'heure actuelle une partie importante du prieuré Sainte-Radegonde fondé en 1144-1145<sup>30</sup>.

En Italie, il y a à Milan une rue Sainte-Radegonde suggérant une implantation à ce jour indatable ; les liens peuvent être toutefois fort anciens, et l'on rappellera d'une part qu'Authari, proclamé roi par les Lombards à Vérone en 584, était marié avec Théodelinde (†628), princesse bavaroise très influente en matière de propagation du catholicisme<sup>31</sup>, et d'autre part que Radegonde est mentionnée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle dans l'anonyme *Liber notitiae sanctorum Mediolani*<sup>32</sup>.

En Belgique et au Luxembourg, le culte est resté à l'état de souvenir, bien qu'il ait été vivace à Echternach, près de Trèves, au Moyen Âge. Quant aux pays de langue germanique, le culte s'y est assez largement répandu, mais apparemment, Radegonde est beaucoup plus vénérée en France qu'en Allemagne (bien qu'elle ait eu une église à Helfta dès le VIII<sup>e</sup> siècle)<sup>33</sup>. Dorothee Kleinmann constate donc que, curieusement, Radegonde est restée assez inconnue dans certaines contrées d'Allemagne, mais relève son empreinte en une quarantaine de lieux dans les pays germanophones : en Allemagne, surtout dans les régions à majorité catholique comme la Franconie ou la Bavière, mais aussi en Thuringe, sa région natale, près d'Erfurt, où elle est vénérée par les luthériens comme par les catholiques. Toutefois c'est surtout en Autriche que de tels sanctuaires sont le plus nombreux, à l'est de Vienne, dans la région de Graz ou dans celle de Klagenfurt, où plusieurs agglomérations portent le nom de « Saint Radegund ».

On peut aussi se tourner non plus vers la toponymie mais vers l'anthroponymie pour suivre la diffusion de la mémoire de la sainte.

### *L'onomastique : quelques exemples*

Rappelons tout d'abord qu'il y eut d'autres Radegonde tenues pour saintes. Ainsi en Espagne, au XII<sup>e</sup> siècle, une vierge de ce nom était religieuse au monastère de San Paolo de Villa Mayor (Burgos). Ses supérieurs l'auraient autorisée à se rendre en pèlerinage à Rome et,

<sup>28</sup> Voir R. FAVREAU, J. MARCADE et alii, « Le culte de sainte Radegonde », carte p. 25.

<sup>29</sup> R. AIGRAIN, « Un poème anglais sur la vie de Sainte Radegonde », *Etudes mérovingiennes*, Poitiers, 1953, p. 7.

<sup>30</sup> R. FAVREAU, J. MARCADE et alii, « Le culte de sainte Radegonde », p. 24.

<sup>31</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 49.

<sup>32</sup> Cf. M. MAGISTRETTI, U. MONNERET DE VILLARD éd., *Liber notitiae sanctorum Mediolani*, Milan, 1917. Voir aussi BHL 9035p, 331-336, cité dans *Bibliotheca hagiographica latina, Antiquae et mediae aetatis, Novum Supplementum*, éd. H. FROS, Bruxelles, 1986, p. 742.

<sup>33</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 58.



à son retour, elle devint recluse dans une cellule attenante à l'église Saint-Michel où elle vécut saintement jusqu'à sa mort en 1156. Elle est aujourd'hui bienheureuse<sup>34</sup>.

La vierge Radegonde de Chelles, pour sa part, est vénérée comme sainte. D'après les *Vitae* et la *Translatio* de sainte Bathilde (†680), esclave anglo-saxonne devenue reine de France par son mariage avec Clovis II<sup>35</sup> († 657), et contrainte, dans des circonstances mal éclairées, de se retirer vers 665 dans sa fondation de Chelles<sup>36</sup>, Radegonde était une filleule de la sainte, « *infantula quam ex fonte sacri baptismatis susceperat* ». Elle aurait eu 7 ans pendant la dernière année de la vie de Bathilde, et aurait vécu avec elle au monastère de Chelles. Quand Bathilde fut près de sa fin, elle pria Dieu de faire mourir d'abord l'enfant afin qu'elle ne reste pas seule exposée aux dangers du monde. Sa prière fut exaucée et la fillette, qui décéda peu après, fut enterrée dans l'église conventuelle de Sainte-Croix, bientôt suivie par sa marraine. Elles furent associées dans une même vénération et quand en 833 le corps de Bathilde fut transféré, toujours à Chelles, dans l'église de la Vierge, l'abbesse ordonna d'y porter aussi le corps de l'enfant. Mais Bathilde a été accueillie dans le martyrologe romain à la date du 28 janvier alors que la petite Radegonde n'y figure pas.

Enfin il faut dire un mot de sainte Radegonde, ou Radiana de Wellenburg, née vers 1290 à Wulferthausen près d'Augsbourg. Employée comme domestique au château de Wellenburg, elle se distingua par sa diligence et sa dévotion infatigable, mettant son temps libre au service des malades d'une léproserie voisine — tout comme la reine Radegonde prodigua des soins aux lépreux tout au long de sa vie<sup>37</sup>. Un jour qu'elle se rendait à cette léproserie, elle fut attaquée par les loups et mourut trois jours après, vers 1330 selon André Vauchez<sup>38</sup>. Comme d'autres hommes ou femmes morts dans des conditions atroces, elle fit très vite l'objet d'une dévotion populaire et une chapelle érigée près de sa tombe est attestée pour la première fois en 1422. Le jour exact de sa mort étant inconnu, les Bollandistes le situent le 13 août, jour anniversaire de Radegonde reine de France, mais il s'agit d'une datation erronée, puisque la solennité en son honneur est célébrée le 4<sup>e</sup> dimanche et le lundi après Pentecôte<sup>39</sup>, et que, d'après d'autres sources, elle serait fêtée le 18 juillet<sup>40</sup>. Quoi qu'il en soit, Augsbourg n'est pas loin de Freising, traditionnellement considéré comme le centre de la propagation du culte de Radegonde : la Radegonde du XIV<sup>e</sup> siècle était bien issue d'une des « régions radegondiennes » définies par D. Kleinmann, à savoir la Bavière au sud du Danube<sup>41</sup>.

Dans des régions où son souvenir est resté vivace, d'autres Radegonde sont attestées, qui ne furent pas vénérées comme saintes, comme cette femme de la Rochelle qui bénéficia en 1269 d'une guérison miraculeuse de la part de sa sainte patronne, qui la libéra de sa goutte et de ses béquilles ; mariée à Guy, dit le Breton, cette femme était ainsi nommée parce qu'elle était née un 13 août, comme elle le dit expressément à son mari quand elle lui annonce son intention de visiter l'église de la sainte : « *Radegundis nominor et in festo beate Radegundis nata fui, quo beata Domina consuevit a guta se fideliter invocantes liberare* »<sup>42</sup>.

Toutefois, si Dorothée Kleinmann, de son côté, prend soin de relever les cas de femmes ainsi nommées, comme une certaine Radegundis Stuppeck morte en 1496 à Gloggnitz, en Basse-Autriche<sup>43</sup>, c'est que ce nom n'eut jamais rien de commun, et on peut rappeler ici qu'une seule princesse de la maison de France le porta, malgré les

<sup>34</sup> *Bibliotheca sanctorum*, Rome, 1968, t. 10, col. 1347.

<sup>35</sup> *Ibidem*, col. 1348.

<sup>36</sup> R. LE JAN, *Famille et pouvoir dans le monde franc (VIIe-Xe siècle). Essai d'anthropologie sociale*, Paris, 1995, p. 374 ; L. FELLER, *L'Eglise et la société en Occident. Pouvoir politique et pouvoir religieux du VIIe au XIe siècle*, Paris, SEDES, 2001, p. 112.

<sup>37</sup> Voir par exemple VENANTIUS FORTUNATUS, *Vitae Radegundis reginae Francorum liber primus*, p. 370-371.

<sup>38</sup> A. VAUCHEZ, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age*, Rome, rééd. 1988, p. 175.

<sup>39</sup> Cf. *Bibliotheca sanctorum*, col. 1352-1353.

<sup>40</sup> J. TORSY, *Der grosse Namenstagkalender*, Fribourg/Bâle/Vienne, Herder, 3<sup>e</sup> éd. 1975, cité par D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 59.

<sup>41</sup> Voir ses cartes dans D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 254-257.

<sup>42</sup> X. BARBIER DE MONTAULT, « Lectionnaire de la vie de sainte Radegonde, *L'intermédiaire de l'Ouest*, n° 1, juillet 1892, p. 198-199.

<sup>43</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 131.

relations qui existèrent entre Sainte-Croix et la Maison royale à différentes époques, en particulier sous les carolingiens<sup>44</sup>. La fille qui naquit en 1428 à Charles VII fut en effet la première princesse de France à être ainsi baptisée, à cause de la dévotion que le roi avait sans doute développée à la faveur de ses séjours à Poitiers. Encore faut-il préciser que son grand-oncle, le duc de Berry, comte de Poitou de 1372 à 1416, nourrissait lui-même déjà une telle dévotion envers Radegonde, au point qu'il fit ouvrir son tombeau en 1412 pour y prendre quelques reliques à destination de sa Sainte-Chapelle de Bourges<sup>45</sup>. Rappelons aussi que la mère de Charles VII, la reine Isabeau (1371-1435), arrivait de Bavière, et l'on peut se demander si la vénération de son fils pour Radegonde n'aurait pas été éveillée par elle. Quoi qu'il en soit, l'action politique de ce roi donna un prolongement à sa dévotion d'ordre privé. Le 12 août 1450 en effet il prit Cherbourg, rejetant complètement les Anglais de Normandie. Il ordonna alors aux évêques de France des processions générales et des messes solennelles « pour la commémoration de la délivrance du pays », et à Poitiers, dès 1451, la procession du 12 août prit l'allure d'une procession en l'honneur de sainte Radegonde — la dernière ayant lieu le 12 août 1789<sup>46</sup>. Charles VII avait-il ainsi innové ou seulement renoué avec une pratique ? D'après D. Kleinmann, qui ne renvoie malheureusement à aucune source, Philippe Auguste avait remercié sainte Radegonde de sa victoire sur les Anglais devant Poitiers le 13 août 1202<sup>47</sup>. En tout état de cause, après Cherbourg, Radegonde revêtit donc la figure d'une sainte protectrice du royaume, et non plus seulement de la cité.

Quittons à présent ce haut lieu de la mémoire radegondienne pour envisager un aspect de la postérité de Radegonde en Allemagne.

### Radegonde et Jutta

En 1992, Franz Staab publia une *Vita domnae Juttae inclusae* inédite<sup>48</sup>, datée de 1140 environ<sup>49</sup>. Ce texte jeta bien sûr une lumière entièrement nouvelle sur son héroïne, Jutta de Sponheim, qui vécut en recluse de 1112 à sa mort en 1136, mais aussi sur la jeunesse de l'une de ses élèves, la célèbre Hildegarde de Bingen (1098-1179). Non seulement il s'avère que l'instigatrice de cette *Vita* fut Hildegarde elle-même, *pia discipula* de Jutta, mais ce texte affirme aussi entre autres qu'elle entra en clôture au Disibodenberg en même temps que sa *magistra* Jutta ; or on admettait jusqu'alors communément que Hildegarde avait été offerte par ses parents au monastère du Disibodenberg à l'âge de huit ans. La trouvaille textuelle de F. Staab a donc aussi renouvelé la question des débuts de Hildegarde, des influences qui s'exercèrent sur elle dans l'adolescence.

Née en 1092 environ, Jutta était la fille du comte Stéphane de Sponheim, qui mourut en 1095, et de sa femme Sophia. Vers 1104, Jutta tomba gravement malade et promit alors à Dieu, si elle en réchappait, de lui réserver sa virginité. Mais, vers 1106, alors qu'elle était devenue un parti en vue, elle s'échappa de sa famille, alla trouver l'archevêque de Mayence,

<sup>44</sup> Louis le Pieux passe pour avoir été le restaurateur du monastère de sainte Radegonde, Rotrude, fille de Charles le Chauve, fut abbesse de Sainte-Croix de 840 à 877, Louis le Bègue prit le monastère et l'église Sainte-Radegonde de Poitiers sous sa protection personnelle en 878, et Carloman confirma en 884 protection et privilèges ; cf. D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 42-43.

<sup>45</sup> Un miracle eut lieu à cette occasion sur la personne d'un maçon, et un service spécial commémora chaque année le 28 mai l'ouverture du tombeau : voir R. FAVREAU, « La ville de Poitiers à la fin du Moyen Age », p. 250, n. 711.

<sup>46</sup> Cf. J. SALVINI, *Un demi-millénaire. La délivrance de la Normandie en 1450 et le culte de Sainte Radegonde*, BSAO, 1950, p. 489-493.

<sup>47</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 44.

<sup>48</sup> F. STAAB, "Reform und Reformgruppen im Erzbistum Mainz. Vom "Libellus de Willisgi consuetudinibus" zur "Vita domnae Juttae inclusae"', dans *Reformidee und Reformpolitik im Spätsalisch-Frühstauischen Reich*, éd. S. Weinfurter, Mayence, 1992, pp. 119-187.

<sup>49</sup> Plutôt que 1137 comme le pense Franz Staab ; cf. A. SILVAS éd. et trad., *Jutta and Hildegard : The Biographical Sources*, Turnhout, Brepols, 1998, p. 50 (Medieval Women : Texts and Contexts, 1) ; voir aussi A. HAVERKAMP, « Hildegard von Disibodenberg-Bingen. Von der Peripherie zum Zentrum », dans *Hildegard von Bingen in ihrem historischen Umfeld. Internationaler wissenschaftlicher Kongreß zum 900jährigen Jubiläum*, 13-19 September 1998, Bingen am Rhein, éd. A. Haverkamp, Mayence, 2000, p. 15.

Ruthard, et obtint de lui l'habit religieux et la protection épiscopale pour son engagement au célibat — événement qui rappelle, malgré des différences, Radegonde se rendant auprès de Médard de Noyon. Jutta se choisit alors pour *magistra* une noble et dévote veuve, Uda von Göllheim, avec qui elle résida à Sponheim auprès de sa mère. Or celle-ci mourut en 1110 ou en 1111, et Jutta fit alors des projets de pèlerinage. MAis l'évêque Otton de Bamberg (1060/1062-1139), la persuada de se faire recluse et d'embrasser ainsi une forme d'exil ascétique plus forte et plus durable que le pèlerinage. Ou plus exactement, Otto convainquit Jutta à la demande du frère de celle-ci, le comte Meinhard, véritable promoteur de la vie monastique qui fonda lui-même un monastère à Sponheim en 1124. Tous deux poussèrent ainsi la jeune fille à s'attacher au Disibodenberg, aux bords du Rhin, tout près de Bingen et non loin de Mayence, à cause de la ferveur de la vie monastique qu'on y menait.

A travers sa maison mère, Saint-Jacques de Mayence, le Disibodenberg cultivait en effet la vie bénédictine telle qu'elle était développée à Hirsau, une forme de vie qui prévoyait le rattachement de petits ermitages féminins aux monastères des moines. On connaît ainsi différents exemples de femmes ermites attachées à des monastères masculins dans les environs de Mayence, telle Wertrude, fille du fondateur du Johannisberg, de l'autre côté du fleuve, qui se fit recluse en 1108, ou Mechtilde, qui devint recluse à Saint-Albans de Mayence en 1118 et se transféra au monastère de Sponheim quand son frère Bernhelm fut élu abbé en 1125. L'Angleterre aussi offre des cas parallèles, notamment avec Christina de Markyate (†v. 1155/1166), qui vécut cachée dans deux reclusoirs, dont celui de Markyate, avant d'y diriger une communauté féminine<sup>50</sup>. Comme le souligne Constant Mews, entre 1080 et 1130, de nombreuses communautés religieuses influencées par la réforme de Hirsau accueillirent des recluses à côté de moines, sous une obéissance commune à un abbé unique<sup>51</sup>.

Jutta, Hildegarde et une autre Jutta furent donc solennellement enfermées le 1er novembre 1112 par Burchard, abbé de Saint-Jacques de Mayence et du Disibodenberg<sup>52</sup>, avant de faire, le même jour, leur profession monastique devant l'évêque Otton de Bamberg. Visionnaire comme le serait aussi sa pupille, Jutta vécut ensuite 24 années d'une vie exemplaire d'une certaine piété monastique, dans la mouvance de Hirsau et de Cluny<sup>53</sup>, bien que partageant avec les Cisterciens un même souci du travail manuel<sup>54</sup> ; elle accomplit des miracles, joua pour la communauté masculine du Disibodenberg un rôle de guérisseuse, de mère spirituelle, voire d'oracle, et s'éteignit le 22 décembre 1136, à l'âge de 44 ans. Comme Mechtilde à Sponheim, Jutta laissait une petite école de disciples, qui allait devenir un petit monastère de nonnes attenant à celui des moines, assurant ainsi le passage de l'érémisme au cénobitisme.

La *Vita Juttae* est aujourd'hui conservée dans deux manuscrits de la fin du Moyen Age<sup>55</sup>. C'est Cuno, abbé du Disibodenberg de 1136 à 1155, qui chargea le biographe d'écrire ce texte, mais la demande émanait de Hildegarde, première disciple de Jutta, à qui elle succéda comme *magistra* du Disibodenberg. De ce biographe anonyme, on peut dire que c'est

<sup>50</sup> Cf. C. BYNUM, *Jeûnes et festins sacrés. Les femmes et la nourriture dans la spiritualité médiévale*, trad. fr. Paris, 1994, p. 343. Voir aussi C. H. TALBOT éd., *The Life of Christina of Markyate. A Twelfth Century Recluse*, Oxford, 1959.

<sup>51</sup> C. MEWS, « Hildegard, the Speculum Virginum and Religious Reform », dans *Hildegard von Bingen in ihrem historischen Umfeld. Internationaler wissenschaftlicher Kongress zum 900jährigen Jubiläum*, 13-19 September 1998, Bingen am Rhein, éd. A. HAVERKAMP, Mayence, 2000, p. 249.

<sup>52</sup> *Vita Juttae*, éd. F. STAAB, "Reform und Reformgruppen im Erzbistum Mainz. Vom "Libellus de Willisgi consuetudinibus" zur "Vita domnae Juttae inclusae"" (l'édition de la *Vita* occupe les p. 174-187), chap. III, § 10, p. 176 : « cum duabus sororibus ipsa tertia Kalendis Nouembris est inclusa, ipso eodemque die praedicto patre praesente monachicam uitam professa ».

<sup>53</sup> Jutta a ainsi avant de mourir une vision du saint roi d'Angleterre Oswald (†642), un saint vénéré par les Clunisiers et dûment inscrit au martyrologe du Disibodenberg ; cf. F. STAAB, « Reform und Reformgruppen im Erzbistum Mainz », p. 183, n. 164.

<sup>54</sup> Cf. F. STAAB, « Aus Kinderzeit und Lehrzeit Hildegards. Mit einer Übersetzung der Vita ihrer Lehrerin Jutta von Sponheim », dans *Hildegard von Bingen. Prophetin durch die Zeiten. Zum 900. Geburtstag*, éd. E. FORSTER, Fribourg/Bâle/Vienne, Herder, 1997, p. 67.

<sup>55</sup> Berlin, BSPK, theol. Lat. qu. 41, fol. 119-124, XVe-XVe s., et Paderborn, Gymnasium Theodorianum MS Ba 2, fol. 212-215 (grand lectionnaire datant de 1459-1464).

un auteur bien formé, versé dans des auteurs comme Grégoire le Grand, Grégoire de Tours, Sulpice Sévère et les *Vitae* de saintes femmes, et aussi qu'il connut personnellement Jutta et Hildegarde. Ne serait-ce pas le moine Volmar (†1173), appelé à devenir le *symmistā*, confident et secrétaire de Hildegarde ? La *Vita Juttae* serait en ce cas le premier fruit de la collaboration entre Volmar et Hildegarde, selon Anna Silvas.

Or donc Franz Staab a édité la *Vie* de cette recluse championne d'ascèse, et, à propos des mortifications que s'imposait Jutta, il renvoie à la *Vie de Radegonde*, en rapprochant de deux endroits de l'œuvre de Fortunat<sup>56</sup>, le passage suivant de la *Vita Juttae* :

*Inter alia siquidem genera, quibus diros cruciatus uel ulnera corpori suo infligit<sup>57</sup>, cilicium et catenam ferream per quae pridem membra domare iuuenilia consuevit, ab ipso inclusionis suae tempore ad carnem induta usque ad finem uitae in usu habuit.*

Comme l'a relevé Anna Silvas, ces lignes semblent davantage inspirées par la *Vita* de Baudonivie que par celle de Fortunat<sup>58</sup> ; mais surtout, ce sont d'autres passages que l'on pourrait citer, à propos du cilice, si présent du début à la fin dans la *Vie* écrite par Fortunat<sup>59</sup>. L'ascèse de Radegonde, qui confinait à « la rage d'autodestruction » selon Paulette L'Hermite-Leclercq<sup>60</sup>, allait jusqu'à mimer la mort dans la vie, et d'après son biographe elle couchait sur « une couche de cendre sur laquelle elle jetait un cilice »<sup>61</sup>, pratique vouée à devenir la manière traditionnelle de mourir dans le monde monastique<sup>62</sup>.

La chaîne de fer par laquelle Jutta mortifie son corps, un des « accessoires » de l'ascète avant le VI<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>, peut quant à elle rappeler ce passage : « Une fois pendant le carême, elle attacha à son cou et à ses bras trois cercles de fer qu'on lui avait apportés puis, y passant trois chaînes, elle les serra si étroitement autour de son corps que ses chairs tendres se boursoufflant s'incrustèrent dans le dur métal »<sup>64</sup>. Et cette dernière citation de la *Vie de sainte Radegonde* peut à son tour être rapprochée du récit de la mort de Jutta ; ses disciples, dont Hildegarde, lavèrent son corps et voilà ce qu'elles y trouvèrent : « inter innumera passionum eius indicia repperunt, catenam qua utebatur carni eius quasi tres sulcos per circuitum corporis effecisse »<sup>65</sup>. Ces deux saintes femmes avaient en quelque sorte la Trinité imprimée dans leur chair.

Radegonde était présentée par Fortunat comme une martyre de l'ascèse à l'instar de saint Martin, et le biographe de Jutta tente de présenter son héroïne sous un jour analogue : les deux femmes semblent partager une même sévérité quant à leur alimentation, comme le

<sup>56</sup> BAUDONIVIA, *Vita s. Radegundis liber secundus*, cap. 7, p. 382, l. 33-p. 383, l. 1 : *Quo tamen tempore fortioribus armis induta, sine cessatione orationibus, vigiliis, lectione propensa, peregrinis ipsa cibos ministravit ad mensam* ; voir aussi *ibidem*, l. 5 : *Lectulum vero poenalem sibi construxit, postquam religionis induxit habitum.*

<sup>57</sup> *Vita Juttae*, éd. F. STAAB, chap. IV, p. 177.

<sup>58</sup> A. SILVAS, *Jutta and Hildegard*, p. 47. Voir ainsi BAUDONIVIA, *Vita s. Radegundis*, chap. 4, p. 381 : « se amplius cruciandam tradidit cilicio asperrimo ac tenero corpori aptavit ».

<sup>59</sup> Comparer avec FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, VI, p. 68 : « [Pia] dirigebat veneranter in linteo sigillatum cilicium », «[quand s'approchait le temps du jeûne... une religieuse du nom de Pia] lui faisait parvenir avec respect un cilice enveloppé dans une toile de lin », et XXIII, p. 90 : « in cinere et cilicio, semper vitam duxit austeram », « elle ne cessa sur la cendre et le cilice de mener une vie d'austérité ».

<sup>60</sup> P. L'HERMITE-LECLERCQ, *L'Eglise et les femmes dans l'Occident chrétien des origines à la fin du Moyen Age*, Turnhout, 1997, p. 111.

<sup>61</sup> FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, XXII, p. 90 : « Ante se cinere strato, superjectoque cilicio, hoc utebatur pro lectulo ».

<sup>62</sup> Voir par exemple Jutta peu avant sa mort : « super cilicium stratum cinere se imponi postulavit » (*Vita Juttae*, chap. VIII, § 9, p. 183), ou, à la même époque, le témoignage de Guibert de Nogent : « Quo facto hominem, ut monastici moris est, cilicio suppositum, ut videbatur in extremis...reliquimus » (GUIBERT DE NOGENT, *Autobiographie*, éd. et trad. E.-R. LABANDE, Paris, 1981, livre I, chap. 21, p. 173). Hildegarde aussi est placée sur un cilice quand on croit qu'elle va mourir (cf. *Vita sancte Hildegardis*, éd. M. KLAES, Turnhout, 1993, II, 9).

<sup>63</sup> P. L'HERMITE-LECLERCQ, *L'Eglise et les femmes*, p. 111.

<sup>64</sup> FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, XXV, p. 94.

<sup>65</sup> *Vita Juttae*, chap. VIII, § 4, p. 184. Cf. FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, XXV, p. 94 : « le temps du jeûne achevé, quand elle voulut arracher les chaînes de la peau qui s'était refermé sur elles, elle en fut incapable ; on incisa la chair tout autour, sur le dos et la poitrine, par dessus le fer des chaînes ».



montre en particulier le chapitre VI de la *Vita Juttae* où l'on voit cette dernière, très affaiblie, exhortée par son abbé à manger de la viande, ce qu'elle n'a pas fait depuis huit ans<sup>66</sup>.

Fortunat avait défini son amie, cette femme qu'il avait tant aimée et admirée, comme une *nova Martha*<sup>67</sup>, secourant les pauvres depuis sa plus tendre enfance, et donnant à son œuvre de miséricorde une dimension politique en faisant libérer des prisonniers ou sauver des condamnés. De fait, d'après Claudio Leonardi, Fortunat est un témoin de la manière dont l'idéologie monastique a subi une correction en milieu germanique : la *contemplatio* reste l'idéal suprême, mais il s'associe à la nécessité d'être présent dans le peuple pour l'évangéliser et le secourir<sup>68</sup>. Baudonivie ajoutera que Radegonde était « comme une nouvelle Marie »<sup>69</sup>, complétant ainsi le portrait d'une sainte fidèle aux mots de l'apôtre<sup>70</sup>, et Jutta bénéficie aussi de cette double comparaison : sa noblesse ne l'empêchait pas d'être un recours pour tous, nobles et non-nobles, riches et pauvres, pèlerins et hôtes<sup>71</sup>, ce qui justifie qu'on la compare à Marthe, mais tout son être tendu vers le Christ montrait qu'elle n'avait pas non plus oublié la part choisie par Marie<sup>72</sup>. L'allusion à Marthe et Marie est certes avant tout une réminiscence de l'Évangile de Luc, mais la *Vie de Radegonde* aussi a pu suggérer cette comparaison.

De même, Jutta « imposait les mains sur les malades »<sup>73</sup>, mais surtout elle ne ménageait pas sa peine (« Studebat sane operi manuum, non comedens otiosa panem suum »<sup>74</sup>), exhortant au bien les filles qu'elle avait sous sa direction ou s'imposant des épreuves physiques comme celle de lire chaque jour le psautier en entier, parfois pieds nus en plein hiver<sup>75</sup>. Ce dernier trait n'est pas sans rappeler à la fois Radegonde se retirant du banquet pour chanter des psaumes au Seigneur<sup>76</sup>, ou quittant la chambre conjugale et restant étendue en prières devant le lieu secret<sup>77</sup>, ou chantant malgré la soif qu'elle s'était infligée : « Mais pour ce qui est de l'eau, pendant tout le jeûne du carême, elle n'en prit même pas deux setiers. Aussi souffrait-elle d'une telle soif que... c'est à peine si elle pouvait dire un psaume »<sup>78</sup>. Toujours « debout la première pour psalmodier avant que la communauté ne fût levée... », Radegonde « chantait l'office sans interruption et participait aux vigiles jusqu'au bout », et Jutta pour sa part, dans son ardeur à psalmodier, « parfois ajoutait un second et un troisième psautier, mais jamais moins d'un, sauf si de graves faiblesses l'en empêchaient »<sup>79</sup>.

On notera en outre que Jutta avait comme Radegonde « l'esprit tendu vers le Christ » — une dévotion commune au deuxième millénaire chrétien mais fort originale au premier —, la sainte reine étant plusieurs fois qualifiée par l'expression « mens intenta in Christum » dans la *Vita* composée par Baudonivie<sup>80</sup>. On parle même du christocentrisme de Radegonde, qui eut un an avant sa mort une vision du Christ venu lui annoncer sa gloire future, une vision que

<sup>66</sup> *Vita Juttae*, chap. VI, § 1, p. 180 : « per octo annos omnino se abstenuisset a carnium commestione ».

<sup>67</sup> Cf. FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, XVII, p. 84 : « ut nova Martha ».

<sup>68</sup> Cl. LEONARDI, « Baudonivia la biografia », p. 34-35.

<sup>69</sup> Cf. BAUDONIVIA, *Vita s. Radegundis*, chap. 10, p. 385, l. 6 : « ad similitudinem Mariae fuis crinibus extergere non renitebat ».

<sup>70</sup> Luc, 10, 42.

<sup>71</sup> *Vita Juttae*, chap. V, § 2, p. 178 : « circumquaque advenientes cuiuscumque ordinis forent, nobiles, ignobiles, divites ac pauperes, peregrini et hospites solam domnam Juttam inclusam inquirebant ».

<sup>72</sup> *Vita Juttae*, chap. V, § 4, p. 178 : « Quamquam uero uelut Martha sollicitaretur erga plurima, tamen partis optimae per Mariam electae non est oblita ».

<sup>73</sup> *Vita Juttae*, chap. IV, § 4, p. 178 : « super aegros manus imponebat ».

<sup>74</sup> *Vita Juttae*, chap. IV, § 5, p. 178.

<sup>75</sup> *Vita Juttae*, chap. V, § 8, p. 179.

<sup>76</sup> FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, IV, p. 66.

<sup>77</sup> *Ibidem*, p. 66.

<sup>78</sup> FORTUNAT, *Vie de sainte Radegonde*, XXII-XXIII, p. 88-90.

<sup>79</sup> *Vita Juttae*, chap. V, § 7, p. 179.

<sup>80</sup> Cf. BAUDONIVIA, *Vita sancte Radegundis*, chap. 2, p. 380 ; 5, p. 381 ; 13, p. 386. Voir par exemple *Vita Juttae*, chap. V, § 4, p. 178 : « per contemplationem mundi cordis capiti nostro, quod est Christus, intendendo ».

« tout, dans la *Vita* de Baudonivie », selon Claude Landry, « concourt à faire apparaître<sup>81</sup> ». Or, sans atteindre cette dimension obsessionnelle dans le désir de souffrir pour lui — que l'on songe au tatouage à l'effigie du Sauveur que Radegonde incrusta dans sa chair<sup>82</sup> — semblable passion du Christ, voire « christomimétisme » caractérise également Jutta (« Confecta siquidem uigiliis ac ieiuniis, laboribusque innumeris, cupiebat dissolui et esse cum Christo »<sup>83</sup>) qui, lorsqu'elle sentit que son heure était venue, demanda à ce qu'on lui lise la passion du Christ<sup>84</sup>.

La *Vie de Radegonde* semble donc trouver un écho dans celle de Jutta, et cette influence probable peut s'expliquer par différents aspects de la vie religieuse propre au microcosme dans lequel la *Vita Juttae* vit le jour.

### Les voies de la mémoire de Radegonde

Il faut tout d'abord invoquer l'influence possible de la spiritualité développée à Hirsau, en Forêt Noire, bien que la nature exacte des liens entre les moines du Disibodenberg et Hirsau ne soit pas connue avec certitude<sup>85</sup>. Ce monastère bénédictin fondé en 830 avait connu une véritable renaissance à partir de 1049, à l'initiative du pape Léon IX et du comte Adalbert de Calw, et accomplit sa réforme intérieure sous son second abbé, Guillaume (1069-1091), qui fit entre autres rédiger des *Constitutions de Hirsau* sur le modèle des *consuetudines* en usage à Cluny.<sup>86</sup> Radegonde était particulièrement vénérée à Hirsau, et des reliques de la sainte avaient été déposées dans le *Haupt-* et le *Kreuzaltar* de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, consacrée en 1091<sup>87</sup>, à la fin de l'abbatit du célèbre Guillaume<sup>88</sup>.

Ce dernier venait de Saint-Emmeran de Ratisbonne, un monastère dont le saint patron reliait aussi le Poitou à la Bavière : d'après son premier biographe, l'évêque Arbeo de Freising (†783), Emmeran avait été évêque dans sa ville natale de Poitiers dans la 2<sup>e</sup> moitié du VII<sup>e</sup> siècle, probablement vers 673, avant de partir en mission pour la Bavière<sup>89</sup>. Emmeran avait fondé à Ratisbonne le monastère voué à porter son nom, et une relique de Radegonde y fut déposée dès 980, du temps de l'abbé Ramwod, venu de Saint-Maximin de Trèves et influencé par le mouvement réformiste de Gorze. Vers 993-994 la fête de Radegonde fut notée dans un calendrier liturgique à Ratisbonne, presque en même temps qu'à Freising (957-995), considéré traditionnellement comme l'épicentre de la propagation du culte de Radegonde en territoire germanique<sup>90</sup>, et c'est à Saint-Emmeran que fut copié aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles l'un des témoins de la *Vie de Radegonde*, dans l'actuel ms. Munich, lat. 14095.

Rappelons aussi que, sous l'influence de la réforme de Gorze, le Michelsberg, monastère bénédictin de Bamberg, avait accueilli le culte de plusieurs saints de France dont Radegonde<sup>91</sup>. L'abbé Ekkeberg, nommé en 1071 par l'évêque Hermann de Bamberg, était un représentant éminent de ce mouvement influencé par Cluny et c'est sans doute à lui que l'on doit la mention de *Radagundae reginae* (s.-ent. *Dies*) sur le calendrier du Michelsberg, à la date du 13 août. Quant à l'évêque Otton de Bamberg, canonisé en 1189, fondateur d'une trentaine de monastères, il encouragea les bénédictins de Hirsau, de même d'ailleurs que des

<sup>81</sup> Cl. LANDRY, « Les peintures murales du chœur de l'église Sainte-Radegonde de Poitiers », *BSAO*, 5<sup>e</sup> s., t. XII, 2<sup>e</sup> trimestre 1998, p. 109-156, p. 146 ; cf. BAUDONIVIA, *Vita sancte Radegundis*, chap. 20, p. 391 : « venit ad eam iuvenis praedives, pulcherrimus, et quasi iuvenilem habens aetatem ».

<sup>82</sup> Voir à ce sujet P. L'HERMITE-LECLERCQ, *L'Eglise et les femmes dans l'Occident chrétien*, p. 111-112.

<sup>83</sup> *Vita Juttae*, chap. VIII, § 3, p. 183.

<sup>84</sup> *Vita Juttae*, chap. VIII, § 9, p. 183.

<sup>85</sup> Voir à ce sujet C. MEWS, « Hildegard, the Speculum Virginum and Religious Reform », p. 266, n. 105.

<sup>86</sup> Voir GUILLELMUS ABBAS HIRSAUGIENSIS, *Constitutiones Hirsaugienses seu Gegenbacenses*, PL 150, col. 927-1146.

<sup>87</sup> Cf. *Cod. Hirsaugiensis*, éd. E. SCHNEIDER, Stuttgart, 1887, p. 21 (Württembergische Geschichtsquellen 1).

<sup>88</sup> Voir entre autres *Hirsau St. Peter und Paul 1091-1991*, éd. K. SCHREINER, Stuttgart, 1991.

<sup>89</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 46.

<sup>90</sup> *Ibidem*, p. 94-95. Notons qu'à Freising la règle de saint Césaire, copiée sous l'évêque Erimbert (739-747), fut longtemps en usage.

<sup>91</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 70.

ordres nouveaux comme les Cisterciens et les Prémontrés<sup>92</sup>. Ce même Otton, lorsqu'il consacra en 1122 à Bamberg la chapelle Saint-Léonard dans le cimetière de la collégiale Saint-Jacob, y déposa entre autres une relique de sainte « Radagunde »<sup>93</sup>. Si l'influence de Hirsau en Allemagne occidentale prit des aspects multiples, assurément la vénération de Radegonde en est un.

D. Kleinmann suppose que le rayonnement de Radegonde se propageait jusqu'à Mayence et Trèves dès le VI<sup>e</sup> siècle, et relève que des reliques de la sainte avaient été transmises à l'oratoire Saint-Blaise de Trèves le 9 janvier 1072<sup>94</sup>. Mais d'autres traces, textuelles, révèlent l'importance revêtue par la sainte à cette époque dans la région de Trèves. Il faut noter tout d'abord que le martyrologe du monastère où Jutta se fit recluse, le Disibodenberg, cite Radegonde avec ces mots : *Pictauis depositio s(an)c(t)e Radegundis regine, cui(us) uita uirtutib(us) late claruit*<sup>95</sup>. Ce manuscrit, qui renferme après le martyrologe des tables de comput et la Règle de saint Benoît, seul manuscrit médiéval du Disibodenberg conservé aujourd'hui, a été élaboré pour l'abbatiale consacrée le 29 septembre 1143, sous l'abbatiat de Cuno<sup>96</sup>. Grâce au travail d'Isabel Knoblich, on dispose en outre d'une histoire de la bibliothèque du monastère Saint-Maximin de Trèves jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, un monastère avec lequel le Disibodenberg avait des liens étroits. Avec le ms. Trèves, StB, 592/1578, tout d'abord, on est en présence d'un recueil, vraisemblablement composé entre 820 et 900 à Metz et contenant, outre des œuvres de Hraban Maur et d'Amalaire de Metz, un martyrologe couvrant les folios 140-147<sup>97</sup>. Ce martyrologe, écrit d'une autre main mais sans doute dans le même atelier, ne cite qu'un seul saint de Trèves, Maximin — et encore ce saint du IV<sup>e</sup> siècle était-il originaire du Poitou<sup>98</sup> — et cite en revanche différents saints originaires de Francie occidentale, dont Radegonde à la date du 13 août<sup>99</sup>. Mais outre ces deux martyrologes conservant l'un à Trèves, l'autre au Disibodenberg, le souvenir de Radegonde, on connaît plusieurs manuscrits de la *Vie de Radegonde* composés en territoires germaniques<sup>100</sup>, et surtout, parmi les manuscrits recensés par Krusch (qui avait toutefois ignoré celui de Poitiers pour son édition), on relève l'actuel codex Paris, BnF, lat. 9742, un exemplaire du XII<sup>e</sup> siècle précisément copié à Saint-Maximin de Trèves.

#### En guise de conclusion

L'étude des translations de reliques et de la circulation des textes permet donc de dessiner une aire d'influence de Radegonde épousant les lignes de contact de différents établissements monastiques à la charnière des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, époque où la vénération de la sainte semble connaître un véritable regain : le 28 février 1012, à Poitiers, l'abbesse Béliarde avait découvert des restes de la sainte dans la crypte, « dissimulé[s] dans une fosse, recouvert[s] par la terre », et ces reliques essaimèrent en divers lieux, notamment d'Allemagne, au cours du siècle. L'église, quant à elle, fut reconstruite après l'incendie de 1083, sa dédicace eut lieu en 1099 et en même temps ou à peu près, Hildebert écrivit une nouvelle vie de la sainte. Vers 1100 fut réalisé l'actuel ms. Poitiers, B. M. 250 (136),

<sup>92</sup> A. SILVAS, *Jutta and Hildegard*, p. 16-17, n. 28.

<sup>93</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 86.

<sup>94</sup> D. KLEINMANN, *Radegonde, une sainte européenne*, p. 66.

<sup>95</sup> Cod. Bern. 226, fol. 36v.

<sup>96</sup> Voir M. SCHRADER, A. FÜHRKÖTTER, *Die Echtheit des Schrifttums der heiligen Hildegard von Bingen. Quellenkritische Untersuchungen*, Cologne/Graz, 1956, p. 77 note 17, et Planche 17, Ill. 34. Voir aussi F. STAAB, « Reform und Reformgruppen im Erzbistum Mainz », p. 177.

<sup>97</sup> Keuffer le fait commencer au fol. 136, cf. M. KEUFFER, *Beschriebendes Verzeichnis der Handschriften der Stadtbibliothek zu Trier*, IV. Heft, Liturgische Handschriften, Trèves, 1897, p. 47.

<sup>98</sup> Selon l'abbé Auber, il avait sans doute des liens de parenté avec saint Maximin de Poitiers (VIII<sup>e</sup> s.), cf. Abbé AUBER, « Saint Maximin de Trèves et saint Maximin de Poitiers », *BSAO*, 8<sup>e</sup> série, 1856, p. 83-87.

<sup>99</sup> Cf. I. KNOBLICH, *Die Bibliothek des Klosters St. Maximin bei Trier bis zum 12. Jahrhundert*, Trèves, Wissenschaftlicher Verlag Trier, 1996, p. 70.

<sup>100</sup> B. KRUSCH, *MGH, Scriptores rerum merovingicarum*, II, Hanovre, 1888, p. 359-361. Outre les témoins provenant de Saint-Emmeran et de Saint-Maximin, citons par exemple les mss. Munich, lat. 4618 (Xe et XII<sup>e</sup> s., originaire de Benediktbeuren), ou Munich, lat. 22242 (XII<sup>e</sup> s., originaire de Sainte-Marie de Windberg).

enluminé par deux peintres d'un même atelier, à Tours ou à Poitiers,<sup>101</sup>. Enfin, un recueil de messes propres à l'église Sainte-Radegonde avec célébration de la sainte le 13 août vit le jour à la même époque.

Les réseaux que constituaient certains établissements monastiques, en particulier les monastères épris de réforme, se donnent aussi à voir dans l'exercice de cultes communs, avec les échanges et transmissions, de livres ou de reliques, qu'ils supposaient : la vénération de Radegonde est un de ces cultes fédérateurs, et au Disibodenberg comme dans d'autres établissements voisins, au début du XIIe siècle, la sainte reine de France était ainsi doublement présente, par des morceaux de son corps et des extraits de sa Vie.

La *Vie de Radegonde* contenait en outre déjà de nombreux thèmes appelés à être développés dans la sainteté féminine ultérieure ; Radegonde est donc peut-être un des modèles inavoués du biographe de Jutta qui, pour faire le portrait de son héroïne, va au-delà du catalogue des vertus monastiques selon l'esprit de la Règle de saint Benoît, et il faut noter enfin que sur certains thèmes, comme la passion pour le Christ, l'influence de Baudonivie semble plus décisive que celle de Fortunat.

Laurence Moulinier  
Université Paris-VIII

---

<sup>101</sup> Voir aussi R. FAVREAU, « Le culte de sainte Radegonde à Poitiers au Moyen Age », dans *Les religieuses dans le cloître et dans le monde des origines à nos jours*, Saint-Etienne, 1994, p. 91-109.